



## La « crise religieuse » des années 1960 vue de part et d'autre de la Manche

À propos de : GUILLAUME CUCHET, *Comment notre monde a cessé d'être chrétien. Anatomie d'un effondrement*, Paris, Seuil, 2018, 275 p., ISBN 978-2-02-102129-5. SAMUEL BREWITT-TAYLOR, *Christian Radicalism in the Church of England & The Invention of the British Sixties, 1957-1970. The Hope of a World Transformed*, Oxford, Oxford University Press, 2018, 272 p., ISBN 978-0-19-882700-9

Géraldine Vaughan

DANS **REVUE D'HISTOIRE MODERNE & CONTEMPORAINE** 2019/3 n° 66-3 , PAGES 162 À 167  
ÉDITIONS **BELIN**

ISSN 0048-8003

ISBN 9782410016031

DOI 10.3917/rhmc.663.0162

Date de mise en ligne : 04/09/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2019-3-page-162?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Belin.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## La « crise religieuse » des années 1960 vue de part et d'autre de la Manche

À propos de : **GUILLAUME CUCHET**,

*Comment notre monde a cessé d'être chrétien. Anatomie d'un effondrement*,  
Paris, Seuil, 2018, 275 p., ISBN 978-2-02-102129-5

**SAMUEL BREWITT-TAYLOR**,

*Christian Radicalism in the Church of England & The Invention of the British  
Sixties, 1957-1970. The Hope of a World Transformed*,  
Oxford, Oxford University Press, 2018, 272 p., ISBN 978-0-19-882700-9

Géraldine VAUGHAN

«Le christianisme se meurt. Il s'efface et se rétracte... Nous sommes plus célèbres que Jésus», déclara de manière provocatrice John Lennon lors d'un entretien accordé au journal *London Evening Standard* en mars 1966. Les années 1960, ou *the (swinging) sixties* de l'autre côté de la Manche, furent marquées par le franc recul du discours moralisateur d'inspiration chrétienne qui imprégnait encore les mœurs en France et au Royaume-Uni dans la décennie 1950. Cette période de «révolution» culturelle et sociétale se traduit dans les deux pays par l'adoption de mesures condamnées jusqu'alors par les Églises chrétiennes majoritaires (légalisation de l'avortement et dépénalisation de l'homosexualité en 1967 en Grande-Bretagne; loi Neuwirth de 1967 en France).

Années de crise culturelle et sociale, les *sixties* furent aussi celles d'une véritable « crise religieuse »<sup>1</sup> – et cette dernière est au cœur de deux ouvrages passionnants rédigés de part et d'autre de la Manche. *Comment notre monde a cessé d'être chrétien* est celui d'un historien français, Guillaume Cuchet, spécialiste d'histoire et d'anthropologie religieuse à l'époque contemporaine. *Christian Radicalism in the Church of England & The Invention of the British Sixties, 1957-1970* est la première monographie d'un universitaire britannique, Samuel Brewitt-Taylor,

1. Guillaume CUCHET, «La « crise religieuse des années 1960 ». À propos d'un débat récent dans l'historiographie britannique», *Revue historique*, 679, 2016, p. 629-644.

publiée chez Oxford University Press. Du côté français, l'ouvrage de G. Cuchet – qui a reçu en 2018 le prix Sophie Barluet et celui d'histoire des religions de la Fondation « Les amis de Pierre-Antoine Bernheim » – traite de la « déchristianisation » accélérée des années 1960 et interroge la perception ecclésiale et sociologique du phénomène, tandis que Samuel Brewitt-Taylor explore ce qu'il nomme l'« invention » des *sixties* britanniques par les élites religieuses radicales. Les deux livres sont écrits dans une belle langue, véritables *page-turners* où la pertinence de la réflexion historique n'a d'égale que l'élégance des formules.

Chacun à sa manière, ces travaux contribuent au débat plus général sur la réalité de la « sécularisation » des sociétés européennes depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Les deux historiens interrogent la brutale rupture de pente qui se produisit au début des années 1960, décennie d'une véritable « sortie du religieux » en Europe occidentale. Comment expliquer que la société britannique des années 1950, pourtant si conservatrice sur le plan religieux et moral, s'affranchit soudainement du tout-puissant discours chrétien au début des années 1960 ? Du côté français, comment comprendre la désaffection religieuse de la génération du baby-boom et la crise des vocations dans une société encore largement pratiquante (marquée néanmoins par de fortes variations régionales et locales) dans les années 1950 ? En d'autres termes, il faut faire sens du passage brusque du « dernier âge puritain de l'Occident » à la mort de Dieu dès la première moitié des années 1960.

Pour tenter d'appréhender ce phénomène, il est nécessaire de « prendre les idées religieuses au sérieux » écrit Samuel Brewitt-Taylor (p. 31) – il souhaite donc pallier un déficit historiographique, lié à la disparition, « dès les années 1990, de la dimension chrétienne des *sixties* britanniques » (p. 26). On retrouve la même exigence chez Guillaume Cuchet, fidèle en ce sens à un Lucien Febvre qui insistait sur la causalité religieuse en histoire religieuse. Leurs réflexions s'inscrivent plus généralement dans la production sociologique et historique qui a interrogé les concepts de « sécularisation » et de « déchristianisation » depuis les années 1960. En premier lieu, il faut revenir sur les différences de traditions historiographiques et sociologiques dans les deux pays. En France, avec les écrits d'Émile Durkheim au début du XX<sup>e</sup> siècle et les travaux de Gabriel Le Bras dès l'entre-deux-guerres, la sociologie religieuse acquit assez rapidement le statut d'une discipline reconnue dans le monde universitaire, tandis qu'au Royaume-Uni et dans le monde anglophone, il fallut attendre la fin des années 1960 pour voir l'institutionnalisation de cette dernière. Les sociologues Bryan Wilson au Royaume-Uni et Peter Berger aux États-Unis contribuèrent grandement à fonder et établir la discipline dans le champ universitaire<sup>2</sup>. Dans son

2. Bryan Wilson (1926-2004) enseigna la sociologie à Oxford, publia en 1966 *Religion in Secular Society* (Londres) et fut président de la Société internationale pour la sociologie des religions. Peter Berger (1929-2017) fut professeur de sociologie des religions à la Boston University et fonda en 1985 l'Institute on Culture, Religion, and World Affairs : Danièle HERVIEU-LÉGER, « In Memoriam Peter Ludwig Berger (1929-2017), sociologue de la pluralité religieuse », *Archives de sciences sociales des religions*, 179, 2017, p. 9-14 ; David MARTIN, *A General Theory of Secularization*, Oxford, Blackwell, 1978.

acception classique, le concept de «sécularisation» désignait pour la Grande-Bretagne le déclin progressif des institutions religieuses dans l'ordre social et politique (qui alla jusqu'à la séparation de l'Église et de l'État en Irlande et au Pays de Galles), un recul marqué des pratiques religieuses «classiques» (fréquentation dominicale des églises et temples) ainsi que la privatisation de la sphère religieuse en général, et ce depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. En France, les archives utilisées depuis les années 1950 pour penser la place de la religion dans la société à l'époque contemporaine sont largement redevables à la formidable cartographie religieuse entreprise par le chanoine Fernand Boulard (1898-1977), travail «exemplaire» auquel Guillaume Cuchet rend hommage. Les «matériaux Boulard» (1945-1965) ont mis en évidence les disparités territoriales quant à la pratique religieuse, la courbe descendante des ordinations et, plus généralement, la rupture de la pratique religieuse du milieu des années 1960. Par contraste, les chercheurs britanniques, à défaut de disposer de grandes enquêtes statistiques fouillées et nombreuses, développèrent de leur côté les enquêtes d'histoire orale qui leur permirent d'acquérir une autre vision de l'évolution des croyances et pratiques chrétiennes depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Dans le cas français, le terme de «déchristianisation» – inventé par l'évêque catholique libéral Dupanloup dans les années 1860 – fut davantage utilisé jusqu'aux années 1980 (même si sa définition floue fut beaucoup critiquée dans les années 1960-1970) pour désigner le recul du catholicisme organisé dans la société civile et politique. Depuis les années 1980, celui de «sécularisation» est désormais majoritairement employé et les travaux d'historiens comme Denis Pelletier et de sociologues comme Danièle Hervieu-Léger ont permis de revisiter cette notion. Ainsi, cette dernière définit la «sécularisation» non comme un déclin annoncé et irréversible de la religion mais plutôt comme une réorganisation des pratiques et croyances religieuses dans les sociétés modernes occidentales<sup>5</sup>.

Les deux ouvrages examinés ici viennent donc nourrir le débat autour de l'histoire de la sécularisation en portant tout particulièrement leur attention sur le discours des élites religieuses. Car en France comme en Angleterre, au début des années 1960, les deux cultes chrétiens majoritaires (catholique et anglican) infléchirent leur vision eschatologique et, partant, leur prédication relative au jugement dernier et au salut. En Grande-Bretagne, cette modification fut l'œuvre des théologiens anglicans «radicaux» inspirés notamment par des prédécesseurs allemands comme Paul Tillich et Dietrich Bonhoeffer. La publication de *Honest to God* en 1963, écrit par John Robinson, l'évêque anglican de Woolwich (diocèse situé au sud de Londres), provoqua un véritable

3. Grace DAVIE, «From Obligation to Consumption: A Framework for Reflection in Northern Europe», *Political Theology*, 6-3, 2005, p. 281-301.

4. Hugh MCLEOD, «New Perspectives on Victorian Class Religion: The Oral Evidence», *Oral History*, 14-1, 1986, p. 31-49.

5. Denis PELLETIER, *La Crise catholique. Religion, société, politique*, Paris, Payot, 2002; D. HERVIEU-LÉGER, «Religion and Modernity in the French Context: For a New Approach to Secularization, Sociological Analysis», *Sociological Analysis*, 51, 1990, p. 15-25.

séisme dans le monde chrétien, puis plus largement auprès du grand public. Ce dernier s'était déjà illustré en 1960 par sa défense du livre *L'Amant de Lady Chatterley* de D.H. Lawrence lors du procès qui se termina par l'acquiescement de l'éditeur Penguin Books (poursuivi pour diffusion d'une littérature à caractère obscène). Dans son ouvrage *Honest to God*, cherchant à ajuster le christianisme au monde moderne, Robinson remettait en question le discours moral sur l'amour chrétien en plaçant au-dessus des conventions et des normes l'injonction christique à s'aimer les uns les autres. Du côté français, et c'est l'hypothèse originale proposée ici par Guillaume Cuchet, l'événement déterminant est cette « disparition brutale » de la prédication des fins dernières et, avec elle, de la notion de péché mortel. En ce sens, le Concile Vatican II (1962-1965) joua un rôle non pas « provocateur » dans la diminution de la pratique religieuse, mais bien « déclencheur », ainsi que l'argumente l'historien français : « Vatican II a été, de ce point de vue, le théâtre d'une sorte de nuit du 4 août dans l'au-delà qui a mis fin aux privilèges des catholiques quant au salut » (p. 257).

Ces deux chercheurs partagent également une vision socioculturelle de la « crise » religieuse. Comme l'écrit Guillaume Cuchet, une des clefs de lecture de la période est l'entremêlement des deux dimensions, la « simultanéité, au milieu des années 1960, de deux mutations, l'une religieuse, l'autre socioculturelle, qui, en renforçant mutuellement leurs effets, ont donné à la période son explosivité particulière » (p. 155). Chez Samuel Brewitt-Taylor, la dimension culturelle est davantage mise en avant, en particulier dans le cas du militantisme radical chrétien : « l'influence culturelle du radicalisme chrétien fut considérablement plus grande que les conséquences matérielles de son militantisme » (p. 104). En replaçant le regard du côté des élites religieuses, S. Brewitt-Taylor renverse la perspective classique de la « sécularisation » en donnant à voir la manière dont les théologiens radicaux entendaient cette dernière au début des années 1960. Vue comme une source d'espérance plutôt que le signe d'une catastrophe, l'avènement d'une société sécularisée est interprétée par ces anglicans radicaux comme la réunion des deux royaumes (terrestre et céleste) et l'annonce de la disparition de la religion organisée, c'est-à-dire une étape fondamentale avant la venue ultime du Christ. Ainsi, la « sécularisation » de la société britannique fait partie intégrante de la vision eschatologique des anglicans radicaux, pour qui l'abolition de la séparation des deux royaumes précède la venue des temps derniers. L'auteur démontre de manière convaincante comment la crise religieuse des années 1960 fut en fait d'abord « inventée » et même prêchée par certains, avant de devenir réalité. En d'autres termes, elle naquit dans le discours des clercs – bien avant que les églises ne se vident de leurs paroissiens. Ce qui intéresse notre historien britannique est donc bien le transfert du discours des élites religieuses à celui du monde des médias puis à la société en général.

Alors que les deux historiens abordent l'un et l'autre des espaces nationaux aux traditions religieuses bien distinctes, la précision recherchée dans l'identification de la rupture chronologique caractérise leurs deux approches. De l'autre côté de la Manche, les années 1963-1965 sont identifiées comme les années de

transition vers une société davantage « sécularisée ». L'expression « radicalisme chrétien » apparaît en 1963, et l'historien britannique note qu'entre 1963 et 1964 l'idée d'une société britannique « sécularisée » est adoptée dans le discours médiatique et public. C'est à ce moment-là que la notion de sécularisation, telle qu'elle était entendue par les élites religieuses radicales – c'est-à-dire une construction théologique espérant un monde meilleur à venir – devient synonyme dans la sphère publique du simple déclin de la religion. Cette « crise religieuse » est déjà visible dans les statistiques de pratique religieuse et dans le recul du nombre d'ordinations anglicanes (qui chute en 1963 et 1964). En France, le milieu des années 1960 marque également une rupture de pente : en octobre 1963, le terme de « déchristianisation », même s'il fait l'objet de critiques, est au cœur des discussions du congrès de la société d'histoire religieuse de Lyon<sup>6</sup>. Du côté statistique, le décrochage en termes de pratique s'observe dès 1965-1966 dans les matériaux Boulard.

En interrogeant la rupture de pente brutale, c'est-à-dire ce changement qui s'opère dans les pratiques et les croyances religieuses de ces sociétés en l'espace de quelques années, les deux ouvrages incitent leurs lecteurs à repenser la décennie qui a précédé cette révolution religieuse et culturelle. Samuel Brewitt-Taylor insiste sur les effets du climat européen anxigène de la fin des années 1930, puis des visions pessimistes du monde de l'après-guerre avec l'avènement du nucléaire, l'humiliation de Suez (1956) et la décolonisation. Il écrit que « c'est seulement à partir du milieu des années 1950 que ces peurs furent réveillées par la perspective d'une annihilation thermonucléaire de la civilisation chrétienne – thème largement rebattu dans la presse à partir de 1954 » (p. 232). Il analyse donc la rigidité morale ambiante des *fifties* non comme la continuation d'une austérité religieuse héritée de l'ère victorienne mais bien comme un sursaut, une réaction aux changements d'après-guerre. Guillaume Cuchet porte quant à lui son analyse sur les effets générationnels en histoire et sur ces baby-boomers nés dans les années 1950 qui représentent la véritable première génération du décrochage religieux.

Pour les deux auteurs, les élites religieuses (l'épiscopat anglican d'un côté, Vatican II de l'autre) ont joué un rôle clef dans l'histoire et dans la définition de la sécularisation des sociétés. En adoptant cette perspective *from above*, les deux historiens s'intéressent à la réception du discours ecclésial et religieux dans la société en général. Ils écrivent une histoire des mutations en même temps qu'ils exposent la perception et la réception de ces mutations dans la société. Par les perspectives qu'ils ouvrent, les reformulations qu'ils proposent pour jeter un regard neuf sur les années 1960, ils invitent aussi à croiser davantage l'histoire religieuse française et britannique. Guillaume Cuchet souligne en conclusion de son ouvrage que la « crise » religieuse française s'inscrit dans une trajectoire partagée avec le

6. Jean BOISSET, « Le colloque d'histoire religieuse de Lyon », *Annales ESC*, 20-1, 1965, p. 134-137.

reste de l'Europe car « elle procède en grande partie de causes culturelles et sociales communes à l'ensemble du nord-ouest de l'Europe » (p. 276). De son côté, Samuel Brewitt-Taylor est loin d'ignorer les influences françaises comme celle des écrits du jésuite Henri de Lubac (1896-1991) sur la théologie radicale anglicane. En 2017, Danièle Hervieu-Léger, dans un article qui rend hommage à la sociologue britannique Grace Davie, souhaitait voir se développer : « l'exercice empiriquement charpenté qu'appellerait la mise en œuvre systématique de la comparaison sociohistorique et sociologique des trajectoires de la modernité religieuse dans les deux pays »<sup>7</sup>.

Ces deux ouvrages constituent donc un apport majeur à une histoire plus globale des *sixties* en même temps qu'ils donnent à voir comment on écrit l'histoire de manière lisible et stimulante sans jamais rien céder à la complexité et à la mouvance des trajectoires et phénomènes collectifs.

Géraldine VAUGHAN  
Université de Rouen - GRHis/IUF  
geraldine.vaughan@univ-rouen.fr

7. D. HERVIEU-LÉGER, « Grammaires politiques de la mémoire religieuse, grammaires religieuses de la mémoire politique: les cas britannique et français en perspective comparative. En hommage à Grace Davie », *Archives de sciences sociales des religions*, 178, 2017, p. 197-220, ici p. 198.